

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									J		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

TROISIÈME PARTIE.—LE CALVAIRE.

V.

Son doigt étendu désignait une masse sombre qui apparaissait sur l'un des montants du chevalet renversé. En ce moment un soupir étouffé se fit entendre.

— Pas de doute ! reprit le Dr Dauray. Il y a quelqu'un.

Et, sans prendre le temps de quitter ses vêtements, il s'élança d'un bond dans la Marne, où il disparut pour quelques instants. Mais il était vigoureux et bon nageur. Il revint promptement à la surface de l'eau et se dirigea vers le point où il avait cru distinguer, quoique confusément, une forme humaine.

Robert ne s'était pas trompé. Ses mains sentaient un corps à demi plongé dans la rivière.

— Une femme ! s'écria-t-il.

Jeanne, car s'était elle, s'était, en tombant, cramponnée aux débris du chevalet, et poussa une nouvelle plainte.

— Courage ! cria Robert en voulant la saisir.

Mais la jeune fille était à bout de forces. Elle perdit connaissance ; ses mains se détendirent et,

glissant, elle disparut sous l'eau. Robert, qui était à portée en cet instant, saisit ses vêtements au passage, et la ramena en nageant sur la berge.

La berge était élevée, et le jeune homme sentait que la fatigue et le froid qui le gagnaient n'allaient pas tarder à paralyser ses

mouvements. Aussi cria-t-il au maçon resté sur la berge : — A moi, Godfroid.

— Me voilà ! répondit ce dernier, qui était parvenu, à peu de distance de là, à faire la traversée.

Robert se débattait dans l'eau profonde, sentant qu'il se noierait s'il n'abandonnait pas son fardeau.

— A moi ! cria-t-il de nouveau.

Le maçon, qui connaissait la disposition des lieux, n'avait traversé la rivière qu'afin de pouvoir saisir une perche parmi les matériaux accumulés sur l'autre rive. Il la tendit à Robert qui s'y cramponna d'une étreinte désespérée. Il était sauvé.

— Il n'était que temps murmura-t-il entouchant la terre ferme.

— Vous n'êtes pas blessé ? demanda Godfroid.

— Non ; mais occupons-nous d'abord de cette femme.

— Est-ce qu'elle est morte ?

Robert ne répondit pas tout de suite. La nuit était obscure et ne permettait pas de distinguer les traits. Soudain il se redressa.

— Elle vit ! dit-il avec joie. Le cœur bat.

— Que faut-il faire à présent ?

— La conduire chez moi. Vous sentez-vous la force de la porter jusque chez ma mère ?

— Sans difficulté, répliqua le maçon. Elle est toute mignonne et pas très-lourde, malgré l'eau dont ses vêtements sont trempés.



Robert agita la main pour attirer l'attention de la jeune fille.

—Alors, en route ! Tenez-lui la tête haute. Moi, je cours devant pour préparer ce qui est nécessaire.

—Allez ! allez ! monsieur Dauray, et changez vous en arrivant.

VI.

Godefroid n'avait pas trop présumé de ses forces, car, moins de dix minutes après l'arrivée de Robert chez sa mère, le wagon y arrivait à son tour, malgré la pesanteur du fardeau qu'il portait.

Le docteur, qui avait changé de vêtements, l'attendait déjà sur le pas de la porte.

—Vite ! vite ! lui dit-il en l'apercevant. La malheureuse a-t-elle donné signe de vie pendant le trajet ?

— Quelques gémississements presque insaisissables ! Voilà tout !

—Bien. Elle n'est pas morte. C'est l'important.

Et il introduisit Godefroid dans une petite pièce du rez-de-chaussée ; par les soins de madame Dauray et de Madeleine, sa vieille servante, on avait préparé un lit pour recevoir celle que Robert venait de sauver.

—Je vous laisse seules avec elle, dit le médecin en s'adressant aux deux femmes. Déshabillez-la promptement et mettez-la dans le lit, la tête un peu haute. Vous me préviendrez dès que vous aurez terminé.

Et il se retira avec Godefroid.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées quand madame Dauray vint prévenir son fils que la malade était couchée, mais que son évanouissement continuait. Robert s'élança aussitôt dans la chambre.

Madeline éclairait le visage de l'inconnue avec une petite lampe, de telle sorte qu'en s'approchant du chevet, Robert reconnut instantanément Jeanne d'Esparre.

A cette vue il poussa un cri de surprise, de joie et de douleur tout à la fois, qui fit tressaillir tous ceux qui se trouvaient là, à ce moment.

—Qu'as-tu, mon enfant ? demanda madame Dauray, le voyant pâle, chancelant, se cramponner au bois du lit pour ne pas tomber.

Robert n'avait pas la force de parler, il se contenta d'étendre une main.

—Et bien ? fit madame Dauray. Tu connais cette jeune fille ?

—Oui ! murmura-t-il d'une voix étouffée.

—Qui est-ce donc ?

—Jeanne ! Mademoiselle d'Esparre.

—Mademoiselle d'Esparre ! répéta à son tour madame Dauray, bouleversée par cette révélation.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la mère du docteur n'avait guère fait qu'entrevoir, une fois, à la promenade, la jeune fille aimée de son fils, et qu'elle ne lui avait jamais parlé, bien que, cédant aux désirs de Robert, elle eût consenti à demander pour lui la main de la jeune fille, qu'elle savait honnête, jolie et de bonne famille.

—Oui, oui, Jeanne ! dit encore le docteur.

Puis, tout à coup, secouant la torpeur passagère où l'avait plongé la première émotion, sans ajouter une parole, avec une activité fiévreuse, il s'occupa des soins que réclamait son état.

—Les mains sont glacées ! balbutia-t-il.

Il appuya son oreille sur la poitrine.

—Mais le cœur bat, quoique bien faiblement ! Oh ! je la sauverai ! fit-il avec énergie. Vite, une couverture de laine, des frictions. Il faut ramener la chaleur. Mon Dieu ! mon Dieu ! que s'est-il donc passé ?

Tout en parlant ainsi, plutôt pour lui-même que pour les autres, ses prescriptions s'accomplissaient.

Robert, voyant alors que les deux femmes, sa mère et la vieille Madeleine, pouvaient le remplacer pour quelques instants, sortit afin de préparer dans son cabinet une potion qui devait achever de ranimer la pauvre jeune fille.

Tout en agissant, Robert pensait, et il se demandait comment il se faisait que Jeanne eût pu être victime d'un semblable accident, à pareille heure.

—Comment se trouvait-elle hors du pensionnat au milieu de la nuit ?

La potion était préparée. Il redescendit comme un fou et s'élança de nouveau vers le lit, où, sous le drap blanc, se dessinaient les formes chastes et gracieuses de mademoiselle d'Esparre.

Jeanne était toujours immobile, bien que la chaleur fût revenue et que les couleurs commencent à envahir ses joues.

Robert, après avoir constaté ces symptômes rassurants, ouvrit doucement les jolies lèvres de la jeune fille et lui fit avaler une cuillerée à bouche de la potion qu'il venait de préparer. L'effet fut presque instantané.

Jeanne s'agita faiblement, et ses paupières battirent.

—Elle revient à elle ! s'exclama madame Dauray qui suivait toute cette scène avec un intérêt facile à concevoir, puisque, en dehors du sentiment de sympathie qu'on accorde naturellement à tout être souffrant, il s'agissait, en plus, de celle que son fils aimait à en mourir.

—Oui, répliqua Robert palpitant, elle revient à elle. Elle est sauvée. Et il faut que je lui parle seul.

—Je te laisse, mon enfant ! dit la mère ; et, comprenant le désir de Robert, elle fit signe à la vieille Madeleine de la suivre hors de la pièce.

—Merçi, mère ! fit le docteur.

Puis, s'approchant de Godefroid, resté là, moitié par curiosité, moitié pour offrir ses services, si on avait encore besoin de son aide, Robert lui dit :

—Mon ami, je connais cette jeune personne. L'accident dont elle a failli être victime, pourrait avoir pour elle les conséquences les plus graves, au cas où il serait connu. Je vous adjure donc de n'en parler à personne, jusqu'à nouvel ordre.

—Bien, monsieur Dauray, fit l'ouvrier un peu étonné. Je serai discret.

—Je compte sur votre parole. Je vous expliquerai... plus tard.

—Oh ! monsieur Dauray, tout le monde vous aime et vous estime dans le pays, ainsi que votre brave mère, et du moment que vous me dites de me taire, suffit, me voilà muet comme un barbillon.

—Comptez sur ma reconnaissance.

—Bon ! bon ! il n'y a pas de quoi ! Monsieur Robert, madame Dauray, la compagnie, au revoir ! Soignez-la bien, c'est la pauvre petite, au revoir !

Et Godefroid sortit accompagné des deux femmes, madame Dauray se réservant d'interroger son fils quand il serait plus calme, et comprenant que c'était avec Jeanne qu'il devait avoir une première explication.

Robert resta seul auprès de la jeune fille qui ouvrait ses grands yeux noirs et regardait autour d'elle d'un regard encore un peu vague.

VII.

Robert, muet, immobile, suivait tous ses mouvements avec cette attention tendre et passionnée à la fois qui révèle l'amant ardemment épris.

Jeanne se souleva lentement d'un mouvement un peu automatique et passa la main sur ses yeux, comme pour enlever le voile qui obscurcissait encore sa vue. Elle regarda autour d'elle, puis ramena son regard sur Robert, qu'elle parut seulement apercevoir. Un instant, elle resta indécise, et, tendant vers lui ses mains tremblantes :

— Robert ! Robert ! s'écria-t-elle.

Et elle retomba en arrière, prise d'une faiblesse qui lui ôta de nouveau l'usage de ses sens. Robert la saisit dans ses bras, souleva cette tête charmante, en lui murmurant à l'oreille :

— Jeanne ! oui, c'est moi, Robert. Revenez à vous.

Cette voix, ces tendres paroles, valaient tous les cordiaux ; car la jeune fille rouvrit les yeux presque aussitôt, tandis qu'un sourire de joie et de bonheur entr'ouvrait ses lèvres pâles.

— Où suis-je ? demanda-t-elle, en se laissant aller comme un enfant à la douce pression de ces deux bras d'amoureux.

— Chez moi ! chez ma mère ! répondit le docteur.

Elle le regarda plus fixement, et un flot de sang envahit brusquement son gracieux visage.

— Robert ! Robert ! Ah ! vous vivez ! Que je suis heureuse ! balbutia-t-elle.

— Et vous êtes sauvée, Jeanne !

— Sauvée ! répéta-t-elle. Ah ! oui, sauvée de la mort. Je me souviens !

Elle eut un frisson de terreur rétrospective, et les couleurs disparurent de son visage.

— Rassurez-vous ! s'écria Robert inquiet. Tout danger a disparu. Près de moi, Jeanne, vous n'avez rien à craindre.

— C'était épouvantable ! continua mademoiselle d'Esparre comme se parlant à elle-même. La nuit, le silence, l'eau noire. Tout à coup, le sol tremble sous mes pas, vacille, s'éroule ! Un craquement sinistre. Le vide, puis le froid qui m'entoure, qui monte. Je veux crier, l'eau remplit ma bouche. Quelle horrible sensation ! Un affreux bourdonnement à mes oreilles, une angoisse, une douleur, partout, partout. Je me sentais mourir.

Tout à coup, ma main se cramponne à un objet, je ne sais lequel ! Je me sens soulevée, j'avais la tête hors de l'eau, mais je ne voyais ni n'entendais rien. Je vivais et j'étais morte en même temps ! Je ne pouvais plus même appeler au secours ! Il me semblait qu'on marchait, qu'on parlait près de moi, mais c'était comme un rêve ! mes forces faiblissaient, puis, puis, je ne me souviens plus ! Ah ! si....

— Quoi donc ?

— Je ne regrettais pas d'être venue au rendez-vous que vous m'aviez donné, et l'idée de ma mort se joignait à cette idée, qu'en perdant la vie je rachetais la vôtre !

Robert qui l'avait écouté, buvant ses paroles, bercé par la musique de cette voix aimée, grisé, pour ainsi dire, par ce charme qui se dégageait pour lui de la seule présence de la jeune fille, tressaillit, néanmoins, en entendant ces derniers mots.

— Quel rendez-vous ? demanda-t-il surpris et croyant avoir mal compris.

— Le rendez-vous que vous m'aviez donné.

— Moi ?

— Sans doute ! Ne vous rappelez-vous plus que vous m'avez écrit : « Venez ! ou je meurs ! »

— Mon Dieu, balbutia Robert avec désespoir. La terreur a troublé sa raison ! Elle est folle !

— Folle ! répéta Jeanne en le regardant à son tour avec une profonde stupeur. Mais, non, Robert. C'est vous qui... Est-il possible que vous ne vous rappeliez pas les termes de votre lettre ?

— Une lettre... de moi ! adressée à qui ?

— A moi !

— Où ça ?

— Au pensionnat ! Vous l'avez jetée pardessus le mur !

— Mais, je ne vous ai pas écrit, Jeanne ! Revenez à vous, je vous en conjure !

— Je n'ai jamais eu les idées plus nettes ! répliqua vivement mademoiselle d'Esparre, qui commençait à se demander si Robert ne perdait pas la tête. Vous m'avez écrit... j'ai bien reconnu votre écriture... vous me disiez de me rendre dans l'un des kiosques qui se trouvent dans la propriété Schoken. Vous m'indiquiez le chemin à suivre. Vous m'attendiez à minuit... vous deviez vous tuer si je ne venais pas !

— Ainsi, vous avez reçu une lettre ! répéta Robert, ne pouvant plus douter que Jeanne n'eût toute sa raison. Cette lettre, où est-elle ?

— Je l'ai déceirée, répliqua mademoiselle d'Esparre.

Robert fit un mouvement.

— Oh ! ne m'en veuillez pas ! fit-elle doucement. Cela m'a bien coûté, allez... mais je ne voulais pas qu'elle pût vous compromettre, si jamais on la trouvait.

La jeune fille paraissait en proie à une grande terreur en parlant ainsi. Elle se rappelait les menaces de son tuteur, au cas où le comte de Noiville apprendrait qu'elle aimait toujours Robert.

— Jeanne ! Jeanne ! s'écria enfin Robert, devenu livide et ses yeux brillants d'indignation. On vous a tendu un piège. Vous avez failli être victime d'un crime ! Car, je vous le jure sur mon honneur, je ne vous ai jamais écrit la lettre dont vous parlez !

— Est-ce possible ? Un crime ! Mais pourquoi ? Qui pourrait vouloir ma mort ? Je n'ai jamais fait de mal à personne !

— Que sais-je, moi ? Mais il est certain que la lettre que vous avez reçue n'était pas de moi ! Je voulais partir, m'expatrier... sans vous revoir. Aller mourir bien loin... puisque vous ne pouvez être à moi... et que vous consentez à être à un autre, ajouta-t-il avec quelque amertume.

Jeanne, ramenée à la réalité, qu'elle oubliait depuis qu'elle était auprès de Robert, baissa les yeux et garda un instant le silence. Tout son bonheur s'était évanoui. En effet, elle était promise au comte de Noiville. Elle avait consenti à devenir sa femme, pour sauver Robert, croyait-elle sincèrement ; mais aussi par faiblesse et parce que, Robert ne l'aidant pas dans sa résistance, par suite d'un point d'honneur peut-être exagéré, elle ne se sentait pas le courage de lutter seule jusqu'au bout.

Aussi ce ne fut pas aux dernières paroles du jeune homme qu'elle répondit, lorsqu'elle reprit la parole.

— Dans quel but aurait-on essayé ce crime ? dit-elle faiblement.

— Oh ! je le saurai ! s'écria violemment Robert. Et mal-

heur à celui qui se sera servi de mon nom pour vous conduire à la mort !

Jeanne était devenue pensive.

—Non, dit-elle tout à coup, croyez-moi, Robert, ne cherchons pas à connaître l'auteur de cet attentat...

—Et pourquoi cela ?

—Parce que nous ne pourrions le faire sans nous compromettre, sans me perdre à jamais !

—Comment cela ?

—Il faudrait expliquer ma sortie au milieu de la nuit. Et que dire ?

—Mais elle sera connue inévitablement.

—Oui, mais nous trouverons une explication, quelconque. Tandis que, si l'on parle d'une fausse lettre, je serai obligée de dire que j'allais à un rendez-vous donné par vous...

—Et cela, ajouta-t-elle toute frissonnante, je ne veux pas qu'on le sache, ni pour vous, Robert, ni pour moi !

VIII.

Alors, Jeanne, en peu de mots haletants, pressés, lui raconta comment les choses s'étaient passées ; qu'après avoir reçu sa lettre et avoir trouvé la clef de la petite porte du jardin, sans doute oubliée par le jardinier, elle avait résolu de venir au rendez-vous demandé par lui, afin de l'empêcher d'accomplir l'acte de désespoir dont il la menaçait.

Elle lui raconta comment Andrée de Beaumont l'avait accompagnée ; comment elle s'était engagée sur la passerelle...

—Et qu'est devenue mademoiselle de Beaumont ? fit Robert.

—Je l'ignore. Elle a eu peur. Elle se sera enfuie. Elle sera retournée au pensionnat, me croyant morte.

Les paroles de Jeanne sortaient plus difficilement de ses lèvres décollées, sa voix faiblissait.

Tout à coup elle se tut, ses yeux se fermèrent. Elle était prise d'une nouvelle faiblesse. Tant d'émotions étaient au-dessus de ses forces.

Robert, qui ne la quittait pas du regard et lui tâtait le pouls pendant qu'elle parlait, ne fut pas trop étonné de cette crise, qui n'avait rien de bien inquiétant. Il sonna vivement. Mme Dauray accourut.

—Ma mère, lui dit-il, reste auprès de mademoiselle d'Esparre. Je vais faire une ordonnance que Madeleine portera chez le pharmacien.

—Est-ce qu'elle est en danger ? demanda la pauvre mère, presque aussi pâla que son fils et que Jeanne.

—Non ! non ! Elle va tomber dans un sommeil profond, qui peut seul lui rendre ses forces. Tu lui donneras la nouvelle potion que je fais préparer, si elle se réveille. Une petite cuillerée, toutes les demi-heures.

—Est-ce que tu sors ?

—Oui, j'ai besoin de prendre l'air, puis il faut avertir la supérieure du pensionnat et Me Ferté, le tuteur de Jeanne.

—Que s'est-il passé, mon enfant ?

Robert lui raconta rapidement les événements que nous connaissons.

—C'est une tentative d'assassinat ! conclut-il ; mais il faut étouffer l'affaire. Sans cela l'honneur de Jeanne serait perdu, et il ne faut pas que cela soit !

—Oh ! non.

Madame Dauray prit la main de son fils dans les siennes.

—C'est toi qui l'as sauvée ! murmura-t-elle.

—Oui, pour un autre ! fit Robert avec amertume.

—Je comprends que tu l'aimes. Et c'est bien là la femme que j'eusse rêvée pour toi !

—C'est impossible ! fit-il en détournant la tête.

—Pourquoi ?

—Elle a consenti à en épouser un autre, et c'est moi-même qui lui ai conseillé de renoncer à moi ! Elle est trop riche, je suis trop pauvre ! Il y a des avilissements aux yeux du monde, que je ne pourrais supporter ! Mieux vaut la mort ! ajouta-t-il tout bas.

Et posant un baiser fiévreux sur le front glacé de madame Dauray, il s'élança hors de la pièce.

—Pauvre enfant ! soupira la mère en regardant fuir son fils et en essuyant ses larmes qu'elle avait retenues, tant qu'il aurait pu les voir.

Puis elle se retourna vers le lit où reposait Jeanne, immobile et plus blanche qu'une statue de cire.

Un souffle presque insaisissable soulevait régulièrement sa chaste poitrine de jeune fille à peine au sortir de l'adolescence.

Madame Dauray se pencha vers elle, et posant à son tour ses lèvres sur le front de mademoiselle d'Esparre.

—Tenez ! fit-elle tout bas recevez ce baiser, qu'il m'a donné, n'osant vous le donner !

* * *

Robert, après être remonté dans son cabinet, pour écrire l'ordonnance nécessaire, la remit à la vieille servante Madeleine et sortit aussitôt. Son angoisse et son agitation étaient extrêmes : jamais, peut-être, il n'avait autant souffert. Jeanne était chez lui !

D'un mot, d'un seul, en laissant même les événements suivre leur cours régulier, il pouvait la compromettre assez pour que son mariage avec le comte de Noiville devint impossible.

Jeanne sauvée par lui, mais perdue, suivant les idées du monde, par sa démarche inconsidérée, pouvait être à lui, sans, après tout, qu'il eût rien à se reprocher. Ce n'était pas lui qui avait créé les circonstances. Il n'avait rien prémédité, rien calculé.

On eût dit que le ciel, prenant pitié de son amour et de ses douleurs, la lui envoyait ! La tentation était forte, terrible. Pendant quelques instants Robert crut qu'il n'aurait pas l'héroïsme d'y résister. Combien, d'ailleurs, n'y eussent pas succombé à sa place ?

Il était sorti, avons-nous dit. Il marchait à travers la campagne comme un fou. Cependant, après un premier entraînement de faiblesse, après un premier emportement de passion, la raison lui revint, ou plutôt la fierté.

Jeanne, dans leur courte conversation, lui avait bien dit qu'elle était venue au rendez-vous pour l'empêcher de se suicider ; mais, le voyant vivant, se sachant chez lui, sauvée par lui, elle n'avait point manifesté l'intention de rester à lui, de rompre son mariage projeté avec le comte de Noiville. Loin de là, elle avait paru désireuse, avant tout d'échapper aux conséquences de son imprudence, d'en laisser ignorer les motifs à son futur mari.

Robert se redressa, la rougeur au front. Si Jeanne lui avait dit :

—C'est fini, je t'aime assez pour tout braver...

Il eût accepté, sans hésiter, passant sur les susceptibilités de son point d'honneur et de sa conscience délicate. Mais abuser de la situation qui lui livrait Jeanne, quand Jeanne ne paraissait pas y consentir. Jamais ! Il l'aimait trop pour ne pas vouloir être aimé avec la même violence, et, du moment où mademoiselle d'Esparre ne se jetait pas dans ses bras, de son propre mouvement, il avait trop de fierté pour accepter de la devoir à quoi que ce soit qui ne fut pas sa volonté ferme et nette.

—C'est bien, dit-il en relevant son front baigné de la sueur d'une affreuse agonie morale. Mon rôle d'honnête homme est tout tracé. Je n'ai qu'une chose à faire : sauver son honneur, après avoir sauvé sa vie.

Mais comment ? Cela n'était pas facile. Il fallait expliquer la sortie hors du pensionnat, au milieu de la nuit.

Robert, se rappelant les détails donnés par Jeanne, se dirigea vers la ruelle qui longeait le couvent, de ce pas résolu qui suit les décisions désespérées, alors que le cœur broyé laisse parler seule la volonté ; de ce pas dont on marche au supplice quand on sait mourir pour quelque foi révéralée, ou pour quelque grand devoir au-dessus des forces de la plupart des hommes.

Il était encore de fort bonne heure, et tout le monde reposait. Les chemins étaient déserts, les rues silencieuses, les maisons fermées, Robert traversa donc tout le pays sans rencontrer personne, ni être vu de qui que ce soit.

Ce fut ainsi qu'il arriva près du pensionnat encore plongé dans le sommeil. En quelques pas, il eut atteint la petite porte batarde par laquelle Jeanne et Andrée étaient sorties peu d'heures auparavant. La porte était ouverte, on se le rappelle.

—Tant mieux ! murmura Robert, en constatant le fait.

Il avait, à la hâte, combiné déjà un petit roman destiné à expliquer le mieux possible la sortie de Jeanne en pleine nuit, et, si la porte avait été fermée, cela eût dérangé une partie de son plan. Mais qu'était devenu Andrée ? Il avait besoin de le savoir. Il avait besoin de s'entretenir avec elle. Comment pénétrer jusqu'à la jeune fille ? L'avertir de sa présence si elle était rentrée au pensionnat, comme il avait tout l'air de le supposer ? Cela était impossible matériellement, et, s'il attendait le réveil des élèves, il serait trop tard. On aurait constaté l'absence de mademoiselle d'Esparre.

Tout en réfléchissant, en proie à une inquiétude facile à concevoir, Robert avait passé la tête par la porte entrebâillée, et inspectait le jardin, interrogeant la façade de la maison, dont les fenêtres closes gardaient leur secret.

Au moment où, découragé par cette inspection, il allait se retirer, une des fenêtres s'ouvrit, et il vit apparaître une tête pâle, bouleversée, dont les yeux rougis et gonflés erraient à travers le jardin, avec une expression de désespoir qui le frappa.

—Mais c'est mademoiselle de Beaumont ! murmura-t-il.

En effet, c'était la jeune fille, qui, après avoir vainement cherché un peu de repos sur sa couchette, venait de se relever, et interrogeait le jardin avec l'espoir insensé que Jeanne allait y apparaître, sauvée par quelque miracle.

Robert fit deux pas en avant de façon à être bien en vue, et agita la main pour attirer l'attention de la jeune fille.

Un petit cri étouffé, venu à travers l'espace, lui apprit qu'il avait été vu, reconnu.

Andrée disparut, et, moins d'une minute après elle accourait près de lui, toute palpitante, les cheveux en désordre, les yeux pleins de fièvre.

—Ah ! monsieur Robert ! monsieur Robert ! balbutia-t-elle.

Ses jambes tremblaient. Il crut qu'elle allait s'évanouir. Aussi, la saisissant dans ses bras, se hâta-t-il de lui dire :

—Rassurez-vous, mademoiselle ; Jeanne vit, elle est sauvée, elle est chez moi !

—Sauvée, elle chez vous ! répéta mademoiselle de Beaumont, en se redressant avec une expression de joie profonde.

—Oui, sauvée par moi, qui ai entendu la chute de son corps dans la Marne, et qui suis arrivé à temps pour l'arracher à une mort certaine.

Et, alors, il expliqua à l'amie de Jeanne ce qui s'était passé. Celle-ci lui raconta, de son côté, les événements qui avaient précédés, et dont le récit détaillé ne pouvait laisser aucun doute sur la tentative de meurtre dont mademoiselle d'Esparre avait été victime.

En comprenant la vérité, Andrée redevint plus tremblante.

—Qui donc peut avoir intérêt à la mort de Jeanne ? disait-elle, toute pâle et toute bouleversée de cette révélation inattendue.

Néanmoins, ils tombaient d'accord, l'un et l'autre, qu'il fallait tenir la chose secrète, puisqu'on ne pouvait poursuivre, ou, du moins, rechercher les auteurs du crime prémédité, sans apprendre à tout le monde que Jeanne aimait Robert et avait pu aller à un rendez-vous donné par lui.

—Pardonnez-moi d'avoir été si lâche, reprit alors Andrée ; d'avoir fui, au lieu d'appeler au secours et d'être restée là, près de mon amie, cela n'est pas dans ma nature, je vous assure, mais j'ai perdu la tête ; il m'a pris une sorte de délire. Il me semblait que des fantômes m'entouraient, menaçants et terribles. J'ai obéi à un instinct plus fort que ma volonté. Je ne me le pardonnerai jamais.

—Laissons cela ! fit le docteur, c'est une crise nerveuse qui ne prouve rien contre votre courage, ni contre votre amitié pour mademoiselle d'Esparre. Maintenant, ce qu'il faut, c'est sauvegarder la réputation de Jeanne.

A ors, Robert exposa à Andrée l'idée qui lui était venue. Cette idée, fort simple, était venue également à mademoiselle de Beaumont ; et c'était pour cela que, revenant sur ses pas, elle avait rouvert la porte du jardin, en y laissant la clef. Tous deux tombèrent donc vite d'accord sur ce qu'il fallait dire et faire.

—Maintenant, séparons-nous, conclut Robert, il ne faut pas qu'on se doute que nous nous sommes vus et que nous nous entendons.

—Ah ! monsieur Robert ! monsieur Robert ! Merci de m'avoir sauvé ma bonne petite Jeanne !

Et, cédant à l'entraînement de sa joie et de son caractère hardi et expansif, tout de premier mouvement, sans avoir réfléchi à ce qu'elle faisait, elle lui sauta au cou et l'embrassa ; puis s'enfuit, toute rougissante, mais plus légère qu'une biche et bien heureuse.

Robert s'éloigna rapidement.

IX.

Quelques heures après, grâce aux soins de Robert, qui avait dépêché Godfroid, le maçon, auprès de la supérieure de l'institution de Saint-Maur-des-Fossés, puis à Paris, chez Me Ferté, pour les avertir de l'accident survenu à Jeanne, et du lieu où elle avait reçu asile, presque tous nos personnages se trouvaient réunis dans la petite habitation de madame Dauray, à savoir :

La supérieure, Andrée de Beaumont, Me Ferté le comte Gérard de Noiville et Robert.

Jeanne s'était réveillée pendant l'absence du docteur, mais madame Dauray lui avait fait prendre la potion ordonnée par son fils, la jeune fille s'était rendormie et reposait calme et paisible, dans la chambre où elle avait été couchée pendant la nuit.

La supérieure et Andrée, en compagnie de la mère du docteur, veillaient à son chevet.

Les trois hommes se tenaient dans la pièce précédente, où Robert racontait ce qu'il était censé savoir, et qui se réduisait à peu de chose.

—Je revenais de chez un malade, avec Godefroid, le magon, disait-il froidement, et le chemin le plus court était de traverser la passerelle, nous nous dirigeons vers la Marne, lorsqu'un cri d'appel et de terreur est venu jusqu'à nous. Nous nous sommes élançés dans la direction d'où partait ce cri.

Nous avons aperçu un corps de femme cramponné à l'un des supports de la passerelle éroulée. Je me suis élançé dans la rivière, et, avec l'aide de Godefroid, j'ai ramené le corps à terre. Constatant que la personne n'était pas morte, je l'ai fait transporter chez moi, pour lui donner les premiers soins, car son état était grave. Et ce n'est qu'après, lorsqu'elle a été deshabillée et couchée dans le lit, pas les soins de ma mère et de la vieille Madeleine, que j'ai appris que c'était mademoiselle d'Esparre que je venais d'arracher à une mort certaine.

Les deux hommes l'écoutaient avec attention, mais sans expression d'une vive reconnaissance pour le service rendu, loin de là Me Ferté paraissait inquiet, préoccupé, embarrassé. Le comte de Noiville avait l'air grincheux et défiant. Cependant le notaire ne pouvait se dispenser de remercier le jeune médecin, ce qu'il fit sans élan, ni chaleur, quelque effort qu'il y fît.

—Il est inutile de me remercier, répliqua Robert d'un air glacé. Ce que j'ai fait tout le monde l'eût fait à ma place, et j'ignorais même pour qui j'agissais.

—Mais, grommela Gérard de Noiville, le visage jaune et dont les yeux évitaient de se fixer sur celui qu'il savait son rival ; mais comment mademoiselle d'Esparre se trouvait-elle dehors, à pareille heure et à si grande distance de son pensionnat ? Cela n'est pas naturel !

—Je l'ignore, répliqua Robert, en affectant de s'adresser au tuteur de Jeanne. Mademoiselle de Beaumont, qui partageait sa chambre, vous a dit que, depuis quelques nuits, elle avait le sommeil agité, et qu'elle l'avait surprise, même, une fois, se levant au milieu de la nuit, dans un accès de « somnambulisme. » Elle en aura eu un plus violent, plus caractérisé, probablement, cette nuit, pendant le sommeil de son amie, et sera sortie, aura gagné, sans savoir ce qu'elle faisait, le bord de la rivière, où elle est tombée.

—Ce doit être cela, en effet, répondit Me Ferté, en homme qui veut croire ce qu'on lui dit.

D'ailleurs, il était affirmé par des témoins qu'on ne pouvait suspecter, à savoir le magon Godefroid et Andrée de Beaumont.

—C'est une explication de médecin, fit le comte de Noiville de son ton vinaigré. Mais la médecine peut-elle expliquer, elle qui explique tout, comment mademoiselle d'Esparre avait une clef de la porte du jardin ?

Robert ne répondit pas, affectant, ainsi qu'il faisait, depuis l'arrivée de Gérard de Noiville, de ne pas s'apercevoir de sa présence, ce qui irritait au suprême degré le futur mari de Jeanne.

—Vous n'avez point interrogé ma pupille ? demanda Me Ferté, qui comprenait très bien ce qui se passait entre les deux hommes.

—Mademoiselle d'Esparre était et est encore extrêmement faible. Elle a peu parlé, et j'ai évité de ramener son esprit sur l'événement terrible auquel elle avait manqué de succomber. Je me suis contenté de la soigner de mon mieux, comme c'était mon devoir de médecin. Je ne suis pas juge d'instruction.

—Vous avez eu raison, monsieur, fit vivement le notaire. Croyez-vous que nous puissions la voir, à présent, sans inconvénient ?

—Je vais m'en assurer, monsieur, et si elle est réveillée, je viens vous chercher immédiatement.

Robert entra dans la chambre où reposait Jeanne, et revint presque aussitôt.

Malgré tous ses efforts pour paraître calme et froid, ainsi que le voulait le soin de sa dignité, il était un peu pâle, et sa voix tremblait légèrement, à l'idée qu'il allait introduire le comte de Noiville près de Jeanne.

—Mademoiselle d'Esparre, dit-il, néanmoins, commence à se réveiller. Vous pouvez entrer, mais il faudra éviter encore pour le moment de trop la faire parler.

Alors, il s'effaça pour laisser passer le tuteur de la jeune fille, et le suivit, sans s'inquiéter de ce que ferait Gérard, qui emboîta la pas derrière lui, toujours plus jaune, plus grincheux, et les yeux plus fuyants.

Lorsque les trois hommes pénétrèrent dans la chambre de la malade, Jeanne, en effet, s'était réveillée, et rendait ses baisers à Andrée de Beaumont, qui, tout en la serrant dans ses bras et en l'embrassant tendrement lui soufflait quelques mots à l'oreille.

—Bien ! fit Jeanne à voix basse également, j'ai compris !

—Ah ! ma chère enfant ! s'écria M. Ferté en s'approchant du lit, que je suis heureux de vous voir hors de danger ! Comment allez-vous ?

—Mieux, beaucoup mieux ! fit Jeanne en tendant la main au notaire.

—Vous nous avez fait une peur, ma chère Jeanne ! dit à son tour le comte de Noiville en se montrant tout à coup, et très enchanté de l'appeler « ma chère Jeanne » devant le docteur Robert. Mais nous voici là, et vous ne courez plus aucun risque.

Ce disant, il s'approchait à son tour du lit, et voulut prendre la main de la jeune fille, posée sur le drap blanc.

En l'entendant, en le voyant, Jeanne avait tressailli, et un peu de rougeur était montée à ses pommettes.

Robert, resté à distance, la regardait, derrière le comte. Son visage exprimait une horrible souffrance. Jeanne vit ce regard. Jeanne comprit cette souffrance.

Au lieu d'accepter la main qu'on lui tendait, elle retira sa main sous la couverture, et répondit froidement :

—Merci, monsieur le comte. Mais je suis très en sûreté ici.

Un éclair de joie et de reconnaissance, sur le visage désespéré de Robert, lui apprit qu'on la remerciait de sa conduite et de ses ménagements.

Gérard de Noiville resta, un moment, l'air assez stupide, puis se retira légèrement, sans ajouter une parole.

—Voyons, mon enfant reprit Me Ferté, vous semblez beaucoup mieux. Pouvez-vous nous dire comment cet accident est arrivé ; comment vous vous trouviez en rase campagne, à minuit, au lieu de reposer dans votre lit ?

—Cela est fort vague dans mon esprit ! balbutia Jeanne rougissante ; je me rappelle seulement que je rêvais que j'étais sortie et que je me promenais au bord de la rivière... tout à coup, j'ai eu le sentiment que je tombais... J'ai senti un froid glacial... et je me suis trouvée dans l'eau, comprenant que je me noyais et que j'allais mourir.

—Vous avez eu un accès de " somnambulisme ! " ajouta Robert. Il n'y a pas de doute à cet égard.

—Je ne sais comment cela se nomme, fit Jeanne avec la finesse qui ne manque à aucune femme en pareille cas. Mais quelque chose d'analogue m'était déjà arrivé, la veille. Et Andrée m'avait réveillée, au moment où je m'habillais en dormant.

—Ceci n'explique pas comment vous aviez une clef de la porte, interrompit le comte de sa voix de verjus.

—La clef ? répéta Jeanne. Ah ! oui. Je l'avais trouvée la veille au soir sur la porte !

—Le jardinier l'y aura oubliée, dit Andrée.

—Il sera chassé ! fit vivement la supérieure.

—Alors, poursuivit Jeanne, je l'avais prise et mise dans ma poche pour la lui rendre le lendemain.

Il y eut un court silence. Jeanne avait laissé retomber sa tête sur l'oreiller, moitié par fatigue, moitié pour cacher l'embarras que lui causait cette série de mensonges pénibles pour sa nature franche et sincère.

—Enfin ! dit Me Ferté, décidé à faire de la conciliation, tout est bien qui finit bien. Vous voilà sauvée, c'est l'important, et nous allons vous ramener à Paris, où l'on veillera sur votre sommeil, de façon à ce que vous n'alliez pas tomber dans la Seine, après être tombée dans la Marne.

Jeanne ne répondit rien, et l'on ne voyait plus son visage, caché par l'oreiller.

—Monsieur Dauray pense-t-il que mademoiselle d'Esparre puisse supporter le transport ? demanda le notaire.

Robert s'approcha lentement du lit, regarda Jeanne, lui tâta le pouls.

—Pas aujourd'hui, dit-il enfin.

Il reprit haleine :

—Mais demain, si une voiture vient la prendre ici et la conduire jusqu'à son domicile. Elle ne pourrait faire encore la plus petite course à pied.

—J'enverrai ma calèche ! s'écria le comte de Noville. C'est une excellente voiture, où Jeanne sera comme dans son lit. D'ici là, je reste à son chevet.

—Pardon, monsieur ! fit-il brusquement ; je suis médecin, mademoiselle d'Esparre est malade. J'en réponds, et, au chevet du malade, le médecin est maître.

—Aloas, monsieur ? demanda aigrement le comte, mais en regardant le bout de ses bottines.

—Alors, mademoiselle a besoin de repos, de repos absolu. avant tout. Et nul, hors moi, si je le juge à propos, ne restera près d'elle que madame la supérieure...

—Oh ! je ne la quitterai pas ! s'écria la bonne dame avec empressement en pensant que sa responsabilité était un peu compromise dans toute cette aventure.

—Ou mademoiselle de Beaumont ! continua Robert.

—J'allais vous demander cette grâce, fit Andrée.

—C'est que je ne crois pas beaucoup à la médecine ! répliqua le comte. Et j'ai la prétention de soigner un malade mieux qu'aucun médecin.

—Tous les ignorants en sont là ! répondit sèchement Ro-

bert. Sous prétexte qu'ils ne croient pas à la médecine, ils nient, faute d'y entendre quoi que ce soit, l'expérience et les connaissances de ceux qui en ont fait l'étude de toute leur vie, et se fient à leur ignorance, à ce qu'ils appellent leur bon sens ! Ce n'est que de l'outrecuidance, et je plains ceux qui sont condamnés à la subir !

X.

Au moment où le docteur Robert prononçait ces paroles d'un ton acerbe, il se fit un grand silence oppressé.

Tout le monde sentait que ces hommes, le comte de Noville et Robert Dauray, se haïssaient. Les uns connaissaient la cause de cette haine ; les autres l'ignoraient. Mais, pour ces derniers, aussi bien que pour les premiers, la haine n'était pas douteuse.

On crut que Gérard de Noville allait relever le gant et riposter par quelque nouvelle impertinence que le docteur paraissait absolument décidé à ne point laisser passer. Madame Dauray avait pâli et s'était retournée vers son fils d'un air suppliant. Jeanne, malgré sa faiblesse, avait soulevé sa jolie tête brune, où se lisait une expression d'angoisse profonde et de terreur extraordinaire. Ne lui avait-on pas dépeint son fiancé comme un foudre de guerre ?

Andrée, elle, regardait le docteur Dauray avec satisfaction, heureuse de voir la leçon donnée à un homme qu'elle exécrait, parce qu'il faisait le malheur de son amie.

Le notaire s'était approché de Gérard dans le but de le calmer sans doute. Angoisses inutiles, terreurs peu justifiées, peines perdues. Le comte de Noville était loin d'être brave. Il appelait sa lâcheté prudence et sagesse. Grincheux et impertinent, tant qu'il n'avait rien à craindre et qu'il se figurait parler à des gens qui n'oseraient lui répondre, il " filait doux " comme on dit, lorsqu'il se trouvait en face d'un homme récolu et qui n'avait pas peur.

Cela seul eût suffi à faire prévoir qu'il serait, une fois marié, un tyran domestique et affecterait, avec ostentation, des allures de despotisme et de dictature conjugale, les hommes de ce caractère se rattrapant avec leur compagne et leurs enfants, avec les êtres faibles, en un mot, qui dépendent d'eux, de leur platitude habituelle. Il ne releva donc pas les dernières paroles de Robert. Se contentant de jaunir encore davantage, si c'était possible, il répliqua d'un petit ton dégagé, ou qu'il crut tel :

—C'est bien, ma chère Jeanne, je vous enverrai ma calèche demain matin. Mais soyez tranquille, quand vous serez " comtesse de Noville," c'est moi qui veillerai sur votre santé.

Le coup porta. Robert frémit des pieds à la tête, mais il se tut. Que pouvait-il faire ? Souffrir ! Et il souffrait atrocement.

Jeanne laissa retomber sa tête sur l'oreiller et garda le silence. Me Ferté échangea encore quelques paroles avec les personnes présentes, puis les trois hommes sortirent de la chambre après avoir pris congé de mademoiselle d'Esparre. Le notaire avait embrassé sa pupille sur le front. Le comte lui avait tendu la main ; mais Jeanne, affectant plus de faiblesse qu'elle n'en ressentait réellement, n'avait point répondu à cette invitation et avait seulement murmuré d'une voix éteinte :

—Au revoir, monsieur le comte !

Me Ferté prit enfin congé du docteur, après être convenu que Jeanne quitterait Saint-Maur-des-Fossés, le lendemain, à dix

heures, si aucune complication fâcheuse ne survenait dans son état.

—Je ne le crois pas ! répondit Robert.

—Alors, voilà qui est entendu.

Le comte et le docteur se saluèrent froidement, mais poliment, sans échanger une seule parole. Gérard de Noiville était devenu beaucoup plus poli, depuis qu'il se sentait que son rival ne demandait pas mieux que de chercher, ou, tout au moins, d'accepter une querelle. Les deux hommes retournèrent à Paris.

Le notaire ne pouvant perdre sa journée, et pensait, d'une part, qu'il était plus habile de montrer de la confiance, d'autant plus que les circonstances ne lui permettait guère d'agir différemment. Quand à M. de Noiville, il n'osait entrer en lutte ouverte avec le médecin, et s'éloignait de lui, se disant que le mari le vengerait des déconvenues du fiancé.

Dire que Me Ferté était fort satisfait, serait mentir. Dire qu'il croyait absolument au "somanambulisme" de Jeanne, serait exagérer. Mais enfin, le comte semblait quand même, plus disposé que jamais à épouser. Jeanne ne manifestait aucune velléité de révolte. C'était l'important.

Il avait hâte de voir cesser une tutelle qui lui pesait singulièrement depuis quelque temps. Et il se répétait philosophiquement que : Tout est bien qui finit bien.

Les trois hommes étaient à peine sortis que Jeanne retrouvant ses forces, se mit subitement sur son séant et appela Andrée auprès d'elle.

—J'ai peur ! lui dit-elle à voix basse.

—De quoi ? demanda mademoiselle de Beaumont, surprise.

—Tu as entendu ce que disait Robert à monsieur de Noiville ?

—Oui, et cela m'a enchanté. Voyez-vous ce fat qui se moque de la science des médecins, et qui prétend, sans avoir rien étudié, en savoir plus long qu'eux. Ah ! ma pauvre Jeanne, ne te laisse jamais soigner par lui. Il t'empoisonnerait, par sottise et contentement de soi-même.

—Ah ! que m'importe ! fit Jeanne en haussant ses épaules encore un peu maigres de fillette. Mais il était très pâle.

—Eh bien ?

—Et c'est un homme terrible qui tuerait Robert.

—Crois-tu ? Il ne me fait pas cet effet là !

—Je le sais. On m'a prévenue.

Jeanne était très agitée, très émue, si évidemment convaincue de ce qu'elle disait, que sa conviction gagna brusquement la sceptique Andrée.

—Mais il faut empêcher cela ! s'écria-t-elle vivement, quoique en contenant sa voix, car les deux amies se parlaient presque bas, pendant que madame Dauray et la supérieure causaient ensemble à quelques pas.

—Oui, oui, à tout prix. Sors. Vois s'ils ne se provoquent pas.

Andrée ne se le fit pas dire à deux fois. Elle s'élança hors de la chambre ; et, marchant à pas de loup, traversa le jardin derrière les trois hommes, sans se montrer, mais assez près pour entendre une partie de leur courte conversation, qui n'avait rien de belliqueux, loin de là !

Andrée, rassurée, revint aussitôt près de Jeanne et lui communiqua son calme et sa tranquillité sur ce point pour le moment.

—Moi, seule serai la victime ! soupira mademoiselle d'Es-

parre avec cette résignation désespérée qui dictait toute sa conduite ; et deux larmes vinrent mouiller ses longues paupières.

Robert, après le départ du notaire et du comte de Noiville, ne revint pas auprès de Jeanne. Le sacrifice qu'il faisait était au-dessus de ses forces, et il comprenait trop que s'il revenait près d'elle, que s'il entendait sa douce voix, que s'il se brûlait à la flamme de ses beaux yeux noirs, tout son courage l'abandonnerait.

Il remonta dans sa chambre particulière, située au-dessus de celle où se trouvait Jeanne, et n'en bougea plus jusqu'à la nuit.

À l'heure du dîner, il se fit même excuser et ne descendit pas auprès de sa mère, qui n'insista pas, sachant ce qu'il souffrait, et qu'il y a certaines douleurs aiguës qui ont besoin de la solitude et que tout essai de consolation ne ferait qu'exaspérer. À huit heures du soir, la supérieure, voyant la pupille de Me Ferté parfaitement remise, avait consenti à se retirer, confiant la garde de la malade, pour la nuit, à Andrée de Beaumont, sous la surveillance de madame Dauray. À minuit, madame Dauray s'était retirée aussi, non pour dormir ; la pauvre femme pouvait-elle reposer, quand elle se doutait bien que son fils ne fermerait pas l'œil de la nuit ? Mais pour faire plaisir à Andrée, qui avait suppléé qu'on la laissât seule près de son amie.

Le silence régnait dans la petite maison. Une heure du matin venait de sonner. Andrée, assise sur un fauteuil, regardait Jeanne qui avait fini par s'endormir.

Tout à coup, il lui sembla qu'un pas furtif descendait l'escalier, puis s'approchait de la porte. Elle écouta sans faire un mouvement, les yeux fixés sur cette porte. Andrée ne se trompa pas. Quelqu'un venait, était là, allait entrer.

La porte tourna doucement sur ses gonds, et la tête pâle de Robert apparut dans la pénombre. Le docteur regarda, et eut un geste de satisfaction.

Andrée, la tête tournée de son côté, les yeux hermétiquement clos, paraissait dormir à poings fermés. Ah ! c'était une rusée fillette qu'Andrée, et tout autre que Robert fût tombé dans le piège.

—Elle dort ! se dit-il.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percuteur de Marsey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Comte Normand, Gauloiseries honnêtes*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halte, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, EDITEURS,